

CERCLE D'ETUDES CINEMATOGRAPHIQUES

Saison 2016-2017 – Quand la beauté éclaire l'opacité du monde

MAGIC IN THE MOONLIGHT

de Woody Allen – Etats-Unis, 2014

Avec Emma Stone (Sophie), Colin Firth (Stanley), Marcia Gay Harden (Mrs. Baker), Jacki Weaver (Grace Catledge), Hamish Linklater (Brice Catledge), Erica Leerhsen (Caroline), Simon McBurney (Howard).

Réalisateur

Adolescent, Woody Allen envoie des blagues aux journaux new-yorkais, écrit des sketches humoristiques avant de faire carrière en tant que comique à la télévision, au théâtre et au cinéma. Réalisateur dès 1968 (il a alors 33 ans), il opte pour un style burlesque et satirique (*Prends l'oseille et tire-toi !* 1969), mais il s'imposera grâce à des œuvres plus personnelles, teintées de mélancolie et de dérision (*Annie Hall*, 1977 – *Manhattan*, 1979) ou de gravité (*Intérieurs*, 1978 – *September*, 1987 – *Une autre femme*, 1988). A la fin des années 80, WA s'en va chercher aussi son inspiration dans le monde littéraire de Tchekhov (*Hannah et ses sœurs*, 1986), de Dostoïevski (*Crime et délits*, 1989) ou de Kafka (*Ombres et brouillard*, 1992). Au milieu des années 2000 le cinéaste abandonne New York pour l'Europe et réalise trois films à Londres (dont *Match Point*, 2005), puis d'autres à Barcelone, Paris et Rome. L'année 2013 marquera l'interruption de sa série européenne : il renoue avec les Etats-Unis (*Blue Jasmine*, 2013 - *Magic in the Moonlight*, 2014 - *L'Homme irrationnel*, 2015 - *Café Society*, 2016).

Comédie mélodramatique

Berlin, 1928. Le prestidigitateur chinois Wei Ling Soo (Colin Firth) enchante les foules. A peine sorti de scène il reprend les traits et le cynisme du Britannique Stanley Crawford. Son meilleur ami, le magicien Howard (Simon McBurney), le persuade qu'il est le seul à pouvoir démasquer l'imposture d'une jeune médium, Sophie Baker (Emma Stone). Renonçant à un voyage aux Galapagos avec sa fiancée, Stanley part alors pour la Côte d'Azur avec Howard, rend visite à sa tante et s'installe dans la riche demeure des Catledge, dont le fils Brice doit épouser Sophie. Pour prouver qu'il y a escroquerie de la part de Sophie, Stanley devra changer d'existence et se faire à la vie souvent légère de certains habitants de la Côte.

Woody Allen, à propos de *Magic in the Moonlight*

« Chaque histoire comprend sa propre logique et ses propres émotions. *Blue Jasmine* était une histoire réaliste et presque tragique. Bien que *Magic in the Moonlight* soit un film plus léger, romanesque et comique, ce qui est impliqué de façon sous-jacente c'est que la magie n'existe pas et que chacun a besoin de se duper soi-même pour supporter la vie (...). L'illusion est nécessaire pour se croire heureux... Le monde n'a rien de magique, et le film n'est pas si optimiste (...). Stanley va être séduit par Sophie Baker, ils vont vivre deux ou trois années paradisiaques, puis leur relation va devenir plus conventionnelle et, au bout de vingt-cinq ans, complètement routinière ! Tout ce qu'ils pourront espérer, c'est se soutenir et s'entraider mutuellement à travers les malheurs de la vie. Le protagoniste prestidigitateur ne

renonce pas à sa vision réaliste de l'existence, mais il apprend à reconnaître et à apprécier ces passages de répit et de plaisir qui accélèrent votre pouls...

Le sens de l'existence, pourquoi nous sommes là, pourquoi est-ce si douloureux, les relations entre l'homme et la vie, la solitude humaine : ces questions n'ont pas de réponses, donc elles gardent toujours leur intérêt. Ces sujets n'ont pas arrêté de se glisser dans mon travail. Je suis voué à les aborder en clown, de façon comique. J'aurais aimé être un grand tragédien, mais ce n'est pas le cas».

Commentaires

Dans cette atmosphère romantique à souhait, W. Allen, en véritable agitateur de particules, réussit l'exploit d'ébranler les certitudes les plus verrouillées et de briser la carapace d'un homme apparemment sûr de lui, mais angoissé et solitaire, en lui révélant ses tourments mais aussi son besoin de magie, sa quête de sens et sa soif d'amour. Les cartes vont être redistribuées pour lui, mais aussi pour tous les protagonistes. Jamais statiques, les personnages sont toujours en mouvement, physiquement et spirituellement, dans un échange incessant d'idées, de conjonctures et de rêves qui se bousculent. Le passé et les souffrances enfouies affleurent, les émotions et les rêves peuvent se frayer un chemin. Même lorsque tout semble perdu, W.Allen le magicien offre une issue. Nous sommes loin des tragédies bouleversantes telles *Match Point* (2005) et plus tard *Blue Jasmine* (2013), et pourtant *Magic in the Moonlight* nous laisse sous le charme en éveillant notre capacité d'émerveillement et en abordant avec insouciance et légèreté la question des fins dernières.

Il apprivoise la mort en la mêlant d'amour, cette mort plus difficile à escamoter qu'un éléphant. Et la dernière pirouette réchauffe le cœur et les os. Est-ce un songe? un dernier tour de magie? ou simplement l'ensorceleuse réalité ?

Anne-Béatrice Schwab, *Ciné-Feuilles* n° 711, pp. 4-5.

Le héros de Woody Allen n'incarne pas la magie, mais bien la prestidigitation. Il est le représentant de l'industrie, d'un monde logique et cartésien, sans au-delà et surtout... sans magie. Le merveilleux, le rêve, le surnaturel apparaissent paradoxalement à Sophie, l'Américaine issue des faubourgs populaires et peu glamours de Kalamazoo dans le Michigan. *Magic in the Moonlight* prolonge ainsi, de façon plus légère, un travail abordé par ce film pivot que fut *Match Point* et plus tard *Blue Jasmine* : une étude acérée et volontiers pessimiste des rapports de classe (...). Lorsqu'il aperçoit Sophie, Stanley, tout magicien qu'il est, devient spectateur et ne fait pas exception. Sans même le savoir, il veut être berné... et tomber amoureux. Aussi ne lutte-t-il pas contre Sophie, mais contre lui-même. Comme toujours Colin Firth excelle dans le rôle de l'homme glacial qui se fendille intérieurement, bouleversé non seulement par ce qu'il voit, mais encore par ce qu'il ressent.

Adrien Gombeaud, *Positif* n° 644, pp.7-8

Les séquences s'enchaînent à toute vitesse, comme les numéros d'un magicien et sans qu'on voie les ficelles : les dialogues étincelants sont aussi vachards que drôles, les acteurs sont épatants. Saupoudré d'une certaine mélancolie allénienne – l'illusion des débuts s'évaporeront, et en Amérique et en Europe se préparent des jours sombres (on est en 1928) – cette naissance à l'amour d'un misanthrope est un spectacle éblouissant.

Id., *Fiches du Cinéma* 2014, p. 28